

S'exprimant comme nouveau premier ministre devant la Chambre des Communes, Winston Churchill, grand homme d'Etat et remarquable communicateur, déclare le 13 mai 1940 : «*Je n'ai rien d'autre à vous offrir que du sang, du travail, des larmes et de la sueur.*» Trois principes jalonnent sa carrière politique pendant la Seconde Guerre mondiale : «*Pour un responsable politique, il n'y a pas pire erreur que d'entretenir de espoirs, destinés à être balayés par les événements*», «*En temps de guerre, la vérité est si précieuse qu'il faut constamment l'entourer d'une escorte de mensonges*», sans oublier la formule de John Heywood : «*Celui qui ne veut pas quand il peut, lorsqu'il voudra n'obtiendra rien.*» Des principes que l'on retrouve dans ses mémoires dont le silence à propos de la Shoah ne manque pas d'étonner.

Lorsqu'il les publie à la fin des années 1940, le *Vieux Lion* doit accepter des contraintes. Il ne peut pas mentionner quelques importants *Secrets Défense* comme «ULTRA», l'opération de décryptage par les services britanniques des messages allemands générés par la machine *Enigma* ou celle du «Code pourpre» japonais. A de nombreuses reprises, il attribue donc à ses services ou à des agents bien placés des renseignements-clés dont, grâce à ces sources, il disposait à des moments importants de la Seconde Guerre mondiale. L'agitation au sein du II^e Corps aérien allemand et les petites embarcations concentrées dans les ports grecs auraient fourni les indices de l'opération aéroportée allemande contre la Crète. Ce que le Premier ministre savait de l'*Afrika Korps* proviendrait d'un espion bien placé au quartier-général de Romme.

La susceptibilité de ses ministres et des chefs d'état-major en poste pendant le conflit l'amène à tempérer des commentaires acerbes. S'y ajoutent la censure du roi, de son épouse et de ses assistants. L'importance et les conséquences des propos de Winston Churchill dans ses mémoires s'accroissent lorsqu'il revient au pouvoir en 1951. Et il y a encore les changements dans le monde. Son secrétaire écrit en 1952 : «*Comme Eisenhower a remporté l'élection, il va falloir faire de larges coupes dans le volume VI des Mémoires de guerre, et il sera impossible de raconter l'épisode de l'abandon par les Américains de vastes portions de l'Europe (...).*» La vérité historique s'incline devant les nécessités du moment, même si l'auteur possède au plus haut point l'art de laisser entendre ce qu'il ne peut dire explicitement. Le nom de code primitif «ANVIL» est remplacé par «DRAGOON» fourni par Winston Churchill. Le substantif *Dragoon* signifie bien *dragon* mais le verbe veut dire *contraindre, forcer*, une façon subtile de montrer que les Américains lui ont forcé la main pour cette opération.

Il n'en reste pas moins que «*le souvenir est toujours dans une très large mesure une reconstruction du passé à l'aide données empruntées au présent et préparées d'ailleurs par d'autres reconstructions faites à des époques antérieure. Lorsque nous nous remémorons le passé, chacun, à un titre individuel, nous mobilisons toutes les indications qui sont à notre disposition dans la société pour le reconstruire*¹. »

Nous laisserons de côté les problèmes classiques du genre «Mémoires» : les erreurs, les simplifications abusives, les oublis concernant le rôle majeur de subordonnés dans des circonstances données, les coquetteries (le mémorialiste oublie de dire qu'il a été victime d'une thrombose coronaire le 27 décembre 1941), les effets littéraires visant à maintenir le suspense, un fameux sens churchillien de la formule dont on perd sans doute beaucoup dans la traduction en français : «*C'est ainsi que la malveillance des méchants se renforça de la faiblesse des vertueux*» ou la thématique du premier tome de «L'Heure tragique» : «*Comment le peuple britannique tint*

¹ Marc Crépon : «La mémoire des guerres. A propos de la modernisation des commémorations», *Esprit* No 371, janvier 2011, p. 106.

bon tout seul jusqu'à ce que ceux qui avaient été auparavant à moitié aveugles fussent à moitié prêts.»

Ignorances, incompréhensions et déformations de la réalité

Winston Churchill déplore que le livre du commandant Charles de Gaulle, qui exposait lumineusement la question des divisions blindées n'ait trouvé aucun écho en France. Il oublie de dire qu'il figure également dans les rangs de ceux qui ne prennent pas en compte les idées du prophète. Si, pendant la Première Guerre mondiale, il a fait construire des prototypes de tanks par les chantiers navals britanniques, il se désintéresse de la question pendant l'Entre-deux-Guerres et il ne prend pas connaissance des écrits de Fuller, de Liddell-Hart, Etienne et de Gaulle³. Sur le moment, l'homme d'Etat, même le plus génial et le mieux organisé, ne connaît jamais toute la réalité, d'autant plus en période de conflit (*la guerre est un brouillard*). Peuvent même lui échapper des faits qui devraient lui sauter aux yeux. En 1951, dix ans après les événements, Churchill ne se rend toujours pas compte que toutes les communications adressées à l'ambassade britannique à Moscou étaient interceptées, décryptées et présentées à Staline. Il ne comprend pas davantage que le *Petit père des peuples* souffrait d'une méfiance pathologique qui l'amenait à considérer les renseignements livrés par les Britanniques concernant la prochaine invasion de l'Union soviétique par la *Wehrmacht* – ils proviennent d'«ULTRA» – comme de grossières tentatives de dupes de la part du Premier ministre britannique, un vieil *impérialiste antibolchevique*. Churchill ne décèle pas non plus la mentalité paranoïaque de Staline qui voulait éviter à tout prix des contacts entre Occidentaux et responsables soviétiques, susceptibles de *contaminer* ces derniers et de les amener à comploter contre leur maître.

Dès 1942, Churchill manifeste, mais moins que Roosevelt, une illusion tenace. Staline serait un homme accommodant, poussé à l'intransigeance par les membres du Politbureau. Le Britannique se fait *enfumer* par Josip Broz, dit Tito, un agent du Komintern, qui lui assure n'avoir pas la moindre intention d'imposer le communisme en Yougoslavie; il n'utilisera pas les armes fournies par les Britanniques contre son concurrent Draza Mihailovitch. Le premier ministre croit que Tito aidera à un débarquement en Istrie. En réalité, ce dernier est prêt à s'y opposer par la force des armes, à tel point que Staline, lui-même, l'incite à la modération! Il ne détecte pas l'idéalisme de gauche de l'épouse du président Roosevelt qui considère le *Vieux Lion* comme un impérialiste antédiluvien, plus dangereux que Staline lui-même.

En revanche, il perçoit intuitivement les intentions d'Hitler : à l'issue d'une campagne victorieuse de trois à quatre mois contre l'Union soviétique, le *Führer* se retournera dès l'automne 1941 contre la Grande-Bretagne, en recourant à une stratégie périphérique. Il cherchera à la couper de ses approvisionnements en pétrole par une offensive contre le Caucase, la Turquie, la Syrie, le canal de Suez, la Lybie.

Souvent, le mémorialiste tait ce qui pourrait jeter sur lui une lumière défavorable. *Les Mémoires de guerre* ne soufflent mot du désastreux traité de Saint-Jean-d'Acre, signé le 12 juillet 1941 par les Britanniques avec le gouvernement du maréchal Pétain à propos de la Syrie. L'accord fait des concessions excessives aux vichystes, tout en ignorant l'existence des Français libres, ce qui entraîne les premiers heurts sérieux entre de Gaulle et Churchill.

Winston Churchill résume la politique de l'Union soviétique de Staline jusqu'à l'été 1941 par une formule remarquable : «*Sans se douter de ce que l'avenir lui réservait, le gouvernement soviétique observait à l'Ouest la destruction de ce deuxième front qu'il devait réclamer bientôt avec tant de véhémence et attendre si longtemps avec angoisse. (...) Jusqu'au moment de l'agression d'Hitler, le gouvernement soviétique semblait se préoccuper exclusivement de lui-même (...) Jusque-là, il avait observé avec une impassibilité glacée l'écroulement du front de*

France en 1940 et nos vains efforts pour en créer un autre dans les Balkans en 1941; il avait fourni une aide économique importante à l'Allemagne et l'avait assisté à bien des égards²4.» Même si le mémorialiste prétend avoir toujours cru à la capacité militaire des Soviétiques, il a souvent exprimé des doutes – surtout au début de l'opération «BARBAROSSA» – sur une résistance de l'Armée rouge dépassant six mois.

Une stratégie souvent gesticulante

Winston Churchill se comporte en autocrate avec le haut commandement britannique, comme avec ses ministres. Entre 1939 et 1943, il tente de limoger tous les amiraux exerçant des fonctions importantes; il met sur la touche plusieurs généraux: Archibald Wavell, Claude Auchinleck, trois commandants de la VIII^e Armée³.

Il se pique de stratégie, mais il manque parfois de réalisme, voire de bon sens. Dans ses mémoires, il ne cite pas les innombrables objections présentées par les chefs d'état-major britanniques entre 1941 et 1943, en particulier contre son projet d'invasion de la Norvège du Nord, simultanément avec le débarquement en Afrique du Nord. Pour ces officiers comme pour leurs collègues américains, il s'avère absurde de vouloir mener en même temps, avec des moyens dérisoires, deux opérations majeures aux deux extrémités de l'Europe. Concernant la guerre du désert contre l'*Afrika Korps*, Churchill voit une entrée des troupes du général Rommel au Caire comme un désastre irréparable; pour leur part, les chefs d'état-major britanniques considèrent qu'au vu du rapport des forces de l'Axe en Afrique du Nord et de la situation sur le front de l'Est, une pénétration profonde en Egypte serait le début d'un enlisement. Avant la bataille d'El Alamein, le premier ministre ne cesse d'envoyer des télégrammes au général Montgomery pour l'inciter à attaquer sans délai. Les chefs d'état-major en interceptent une partie et Montgomery ignorera les autres.

Pendant la préparation d'«OVERLORD», Churchill ne cesse de demander des opérations nécessitant des chalands de débarquement pour divers théâtres, le sud du Tigre, les Balkans, la Norvège du Nord. Toutes n'apparaissent pas utiles ou nécessaires. Il déplore le principe de concentration des forces appliqué d'une manière rigide, surtout par le Comité des chefs d'état-major américains. Ils n'acceptent rien – même en Italie – qui pourrait retarder le déclenchement d'un débarquement sur le continent européen. «*Une seule chose à la fois*», dit le général Eisenhower... Jamais Churchill ne dit qu'à de nombreuses reprises, il a aussi été retenu par son entourage politique et militaire!

En revanche, il repère et combat des opérations irréalistes souhaitées en 1942 par les Américains et les Soviétiques: un débarquement sur le continent européen ou l'opération «SLEDGEHAMMER» destinée à soutenir la Chine de Tchang-Kaï-Tchek, par ailleurs parfaitement incompétent en matière de stratégie, ce que le premier ministre ne détecte pas lors de sa rencontre avec lui, à Téhéran.

Churchill peine à faire la différence entre le souhaitable, le possible et l'indispensable, à prendre en compte, dans une opération militaire, les paramètres «Matériels» et «Logistique», les servitudes de la maintenance. Il ne voit pas l'interdépendance des théâtres d'opérations. Ainsi sa volonté d'envoyer d'importantes forces aériennes britanniques se battre dans le Caucase aux côtés de l'Armée rouge. Parfois, il croit avoir élaboré une politique ou une stratégie quand il n'a fait qu'inventer une belle formule, ce défaut devenant une qualité quand il parle au peuple, auquel il dit la vérité et ne cherche pas à taire les mauvaises nouvelles.

² «L'Heure tragique», t. I. Genève, La Palatine, 1946, p. 32.

³ John Keegan: *La Deuxième Guerre mondiale*. Paris, Perrin, 2009, pp. 400-401.

Quand Churchill se mêle de technique de combat...

En novembre 1939 pendant la *Drôle de guerre*, Winston Churchill pense à un moyen qui devrait s'avérer fort utile quand la grande bataille commencera. Il lance le projet d'un engin dénommé «CULTIVATOR 6», capable de creuser des tranchées suffisamment profondes et larges qui permettront aux troupes et aux chars d'accompagnement qui partent à l'attaque d'avancer sans trop de pertes dans le *no man's land*. Les fronts, dans l'esprit de Winston Churchill, ne peuvent être autres que ceux de 1914-1918! *«J'espérais une vitesse de 6-7 kilomètres à l'heure (...). Si cette méthode pouvait être appliquée, sur un front de 20 à 25 miles, pour lequel 200-300 foreurs de tranchées pourraient suffire, les défenses allemandes se trouveraient largement entamées, et occupées à l'aube par des forces d'infanterie imposantes et déterminées.»*

Cent mille livres sont débloqués, un certain Hopkins met au point un prototype, modèle réduit. Le 6 décembre, on affirme au Premier ministre que des ordres donnés immédiatement et une priorité absolue permettront de produire plusieurs centaines de ces machines jusqu'en mars 1941. Le 7 février 1940, le Cabinet autorise la construction de 200 engins pour l'infanterie et 40 pour les chars. Le général Gamelin se dit intéressé. Le prototype de «CULTIVATOR», dont la longueur atteint 27 pieds et la hauteur 8 pieds, pèse plus de 100 tonnes! Les exemplaires construits resteront dans des entrepôts.

Winston Churchill consacre trois pages de «L'Orage approche» à ce développement. Il ne cache pas le fait qu'au début de la Seconde Guerre mondiale, il se trouvait *scotché* à des conceptions datant de 1914-1918. Pendant la Première Guerre mondiale, il avait été Premier lord de l'Amirauté. *«Une forme de guerre tout à fait différente devait s'imposer à nous comme une avalanche, balayant tout sur son passage. (...) Telle est l'histoire du «CULTIVATOR 6». J'en porte la responsabilité, mais sans remords⁴»*. Un tel aveu, on ne le retrouve jamais dans *Servir*, les mémoires du général Gamelin!

Les chiffres des pertes pendant la bataille d'Angleterre

Dans toutes les guerres, les dirigeants civils et militaires publient des évaluations optimistes des pertes infligées et subies. Il en va du moral des troupes et de la population. Les Britanniques ne font pas exception en automne 1940. Dans la guerre aérienne qui oppose la *Luftwaffe* à la *Royal Air Force*, celle-ci abat 2 appareils allemands pour 1 avion perdu; à l'époque, les bilans officiels indiquent 3 pour 1. Les chiffres réels révèlent déjà que, loin d'être menacée de destruction, la *RAF* l'emporte, ce qui va sauver la Grande-Bretagne. Cinq bilans hebdomadaires donnent pourtant un nombre d'appareils allemands abattus inférieur à la réalité! Winston Churchill déclare avec justesse à la Chambre des Communes: *«Jamais, dans l'histoire des guerres, tant d'hommes ont dû autant à si peu d'hommes.»*

Grande-Bretagne et Allemagne: pertes aériennes hebdomadaires (second semestre 1940)	Chasseurs britanniques	Appareils allemands	Appareils ennemis revendiqués par la chasse, la DCA, les ballons britanniques
Périodes 10.-13.07	15	45	63

⁴ «L'Orage approche», t. 2. Genève, La Palatine, 1949, pp. 319-321.

13.-20.07.	22	31	49
20.-27.07.	14	51	58
27.07-03.08	8	56	39
03.-10.08	25	44	64
10.-17.08	134	261	496
17.-24.08	59	145	251
24.-3.08	141	193	316
31.08-07.09.	144	187	375
07.-14.09	67	102	182
14.-21.09	52	120	268
21.-28.09	72	118	230
28.09-05.10	44	112	100
05.-12.10	47	73	66
12.-19.10	29	67	38
19.-26.10	21	72	43
26.-31.10	21	56	60
<i>Pertes mensuelles</i>			
	58	164	203
<i>Juillet</i>			
<i>Août</i>	360	662	1133
<i>Septembre</i>	361	582	1108
<i>Octobre</i>	136	325	254
Total	915	1733	2698

Col Hervé de Weck